



Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient

Jean-Marie André

jeanmarieandre.com

Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : Là où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme, Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince...

Sainte-Beuve

Je vais faire un voyage dans tout l'Orient. J'étais né pour y vivre...

Le samedi 5 et le dimanche 6 mai 1849, Gustave Flaubert écrit successivement à son oncle François Parain et à son ami Ernest Chevalier pour leur annoncer une grande nouvelle. Non pas celle de son mariage mais celle de son départ à l'automne prochain pour l'Égypte. « Je fous le camp vers l'Égypte [...]. Je vais faire un voyage dans tout l'Orient. Je serai parti de quinze à dix-huit mois. Nous remonterons le Nil jusqu'à Thèbes, de là en Palestine puis la Syrie, Bagdad, Bassora, la Perse jusqu'à la mer Caspienne, le Caucase, la Géorgie, l'Asie Mineure par les Côtes, Constantinople et la Grèce s'il reste de l'argent » [1]. Il évoque avec son oncle le problème de sa santé qui « loin de s'améliorer empire » et qui l'a amené à consulter à Paris le docteur Cloquet, ami et confrère de son frère aîné, Achille. Tous les deux lui conseillent « fortement les pays chauds ». Ce certificat médical de complaisance, le fut avec le souci de ne pas inquiéter Madame Flaubert, mère prégnante et veuve. La version du lendemain, pour son ami, est toutefois un peu différente ! « *Quid décis?* » Lui demande-t-il. « Voici les raisons qui m'ont décidé. J'ai besoin de prendre l'air, dans toute l'extension du mot [...] Mon parti est pris et j'ai été longtemps à le prendre. Un an, un an à lutter contre cette passion des champs qui me dévorait si bien que j'en ai fort maigri. Ma mère, voyant que c'était indispensable a consenti à ce voyage, et voilà. Je ne pense qu'avec angoisse aux inquiétudes que je vais lui faire subir, mais je crois que c'est un mal pour en éviter un moins grand » [1].

Sans vouloir entrer dans un mort comme dans un moulin...

Rouen...

« Sans vouloir entrer dans un mort comme dans un moulin » comme l'écrivait Jean-Paul Sartre dans *L'Idiot de la famille*, Gustave Flaubert, en ce 5 mai 1849, a 28 ans. Il vient de perdre en 1846 et son père, ancien interne de l'Hôtel-Dieu de Paris, puis chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen et sa sœur Caroline de trois ans sa cadette. Deux autres frères sont morts en bas âge. Sa mère adorée est en bonne santé. Quant à Achille son frère aîné de huit ans, il suivra la même carrière que son père à Rouen. Ville chargée d'histoire et de celle de Jeanne d'Arc, Rouen est aussi un important port fluvial de commerce et une ville industrielle active avec ses filatures, surnommée la « Manchester de la France ». Mais Rouen restera pour Flaubert une ville exécrée [2].

Enfant et adolescent, il n'est guère passionné par l'école. Il n'a qu'une chose en tête, se précipiter chez un voisin, grand-père de son ami Ernest Chevalier, pour l'entendre lire le *Don Quichotte* de Cervantès. Alors, à quoi bon apprendre à lire puisqu'il connaît par cœur des passages entiers du *Don Quichotte*. Quant à l'orthographe, il lui suffit de demander à Léonie, la bonne, de lui épeler les mots qu'il voulait utiliser ! Il entre au Collège Royal de Rouen à l'âge de 10 ans. Il y sera rapidement pensionnaire bien qu'habitant à moins de deux kilomètres ! Il s'y ennuie et apprend le latin, « première langue » des collèves. Avec la chute des Bourbons, l'enseignement en français se généralise et « le collège s'ouvre aux tendances nouvelles du romantisme mais pas encore à Chateaubriand et à Victor Hugo » [2]. Comme



souvent, un ou deux professeurs vont émerger dans ce quotidien. Adolphe Chéruel, enseignant l'histoire à partir de la géographie, lui apporte la matière à écrire en recréant le passé. Il en sera de même pour la littérature, avec Gourgaud-Dugazon qui l'encourage à lire beaucoup, tout en le confirmant écrivain. Ce qu'il avait commencé à faire, dès l'âge de neuf ans. Déjà critique dans ses premiers écrits en trouvant absurde de dépenser 33 500 francs [150 000 €] pour les fêtes de Rouen. « Et pour qui ? Pour un roi ! » [2]. À 18 ans, il entre en classe de philosophie. Un jeune professeur remplaçant de philosophie se noie dans un chahut monstre débouchant, pour pénitence collective, sur mille vers à copier. Refus et mutinerie des élèves. Les trois meneurs sont exclus du lycée. Gustave Flaubert est l'un des trois. Il va préparer « contraint et avec une assiduité mêlée de dégoût » le baccalauréat à la maison. Avec succès le 23 août 1840 mais avec mention « passable ». Bien qu'ayant écrit à l'âge de dix ans un traité sur la constipation par « resserrement du trou merdarum », son peu d'intérêt pour la médecine amène son père à l'inscrire en Droit à Paris [3].

Son père le voit avocat, lui... non ! En 1841, un heureux tirage au sort l'exempte du service militaire. À Paris, jeune dandy « toujours tiré à quatre épingles », il rencontre, entre autres, Maxime Du Camp, fortuné, ambitieux, touche-à-tout, photographe, écrivain, préparant pour lui-même un voyage en Orient en 1844. Ce fut le coup de foudre en attendant le suivant... pour Louise Colet. En janvier 1844, il fait une crise d'épilepsie, tout au moins étiquetée comme telle et traitée comme telle à l'époque. Saignées, sangsues, au besoin purges, « séton sous la peau du cou pour assurer un drainage continu », interdiction de la bonne chère et du vin, exclusion de la pipe. Ces crises évocatrices d'absence temporaire à la lecture des lettres de l'entourage se répètent en cette année. Revenu à Croisset, la nouvelle demeure familiale sur les bords de Seine, il abandonne le Droit, à son plus grand soulagement, pour l'écriture devenue « une question de vie ou de mort ». Mais il avait très tôt choisi la vie ! De l'âge de neuf ans à celui de vingt ans, il avait écrit une trentaine de chroniques, nouvelles, contes, récits, romans, pièces de théâtre.

L'Éducation sentimentale. D'Elisa Schlesinger à...

La plage de Trouville, pendant les vacances de la famille Flaubert en l'été 1836, est le théâtre du coup de foudre de Gustave Flaubert, 15 ans, pour Elisa Schlesinger, 26 ans, épouse ou presque de Maurice Schlesinger, quarante ans. Subjugué par sa cape rouge rayée de noir volant au vent vers la marée montante, il court lui rechercher. Elle lui apparaît « grande, brune au nez grec et aux yeux brûlants » donnant le sein à son bébé ou se baignant à la mode de l'époque, « les vêtements mouillés plaqués sur le corps ». « Mon cœur battait avec violence, je baissais les yeux le sang me montait à la tête, j'étouffais » écrira-t-il en 1839 dans *Les Mémoires d'un fou* en parlant d'Elisa devenue *Maria*. Il reviendra deux ans plus tard sur cette même plage de Trouville. C'est « maintenant que je la désirais... Ces souvenirs étaient une passion ». Un demi-siècle plus tard, Marcel Proust marchera dans ses pas sur cette plage de Trouville... Quant à Elisa Schlesinger, elle devient l'Emilie de *L'Éducation sentimentale* dont il commence, en 1843, la rédaction au moment de son échec à l'examen de Droit. Il en fait une première lecture à son père s'endormant rapidement à poings fermés. À Croisset, « dans ce havre de paix, couvé par sa mère qui le surveille de crainte d'une rechute », l'échange qui suivit fut houleux entre un père traitant son fils de « raté » et un fils répondant au père-médecin que « nul ne savait non plus à quoi servait la rate, mais qu'elle était indispensable au corps comme la poésie l'était à l'esprit » [5]. Vingt et un ans plus tard, il reprendra ce manuscrit inachevé pour le publier en 1869 et essayer un cuisant échec.

Après le baccalauréat, son père pense qu'un changement d'air lui ferait du bien car il le trouve « sombre et nerveux ». Lui « songe penser à vivre » ! Et vivre en 1840 c'est voyager. Le Midi et la Corse sont retenus. Mais son père exigeant qu'il soit accompagné de quelques chaperons, lui donne un conseil avant son départ. Celui de suivre « ton ami Montaigne qui veut que l'on voyage pour rapporter principalement les humeurs des nations et leur façons [...] Ne voyage pas en épicier ou en commis voyageur » [5]. Il remplit 18 carnets de notes dans lesquels il note tout sur tout et dont il nourrira un récit tout imprégné de l'admiration qu'il portait à Chateaubriand et à son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Et à l'aller comme au retour, cerise sur le gâteau, tout le monde descend à l'hôtel de Richelieu, rue de la Darse à Marseille. Et là, il y a Eulalie Foucaud, superbe brune, créole, âgée de trente-cinq ans, tenant l'hôtel avec sa mère. La plupart des lecteurs de Flaubert le voit, petit, gros et chauve. Flaubert apparaît à Eulalie, grand, 1mètre 83, mince, blond, les cheveux ondulés. Ils sont tous les deux subjugués. Elle se retrouve dans son lit la nuit même et « commence par le sucer et [...] j'ai tiré quatre coups » [2, 3]. Tous les deux, devenus *Je et Marie*, se retrouveront dans le même lit et dans *Novembre*, ouvrage commencé à son retour de voyage et publié en 1842. Ils s'écrivirent...



Louise Colet

L'année 1846 est marquée en janvier par la septicémie et la mort de son père à l'âge de soixante et un ans et par celle, en mars, de sa sœur Caroline d'une fièvre puerpérale. Dévasté, il relit, en veillant le corps de sa sœur, les lettres d'Eulalie à « l'époque heureuse où Caroline vivait et où il avait laissé échapper l'amour ». Au cours d'une visite à Paris chez le sculpteur Pradier dans le but de lui faire réaliser un buste de son père et de sa sœur Caroline, Louise Colet lui apparaît. Il a 25 ans, elle 36. Blonde, d'une beauté triomphante. Poétesse payant de sa personne si cela était nécessaire pour se faire reconnaître du monde littéraire de l'époque. Pour cette aixoise, ce fut un fantastique festival d'Ex! Comme on ne prête qu'aux riches, l'air du Catalogue du *Don Giovanni* de Mozart vient immédiatement à l'oreille. Chateaubriand, Sainte Beuve, Victor Hugo, Alfred de Musset, Alfred de Vigny... et Victor Cousin, bien connu des lecteurs d'*Hegel en toutes lettres* ! [4]. Ce fut pour Louise et Gustave, le coup de foudre. Flaubert avait connu la sensualité avec Eulalie, avec Louise, ce fut la fureur. Lui retourne à Croisset car sa mère s'inquiète et vient l'attendre en pleurant à la gare. Mais, avec sept trains quotidiens dans les deux sens entre Rouen et Paris et quatre heures trente de voyage, Louise n'a qu'une obsession, venir à Croisset ! Il s'y refuse obstinément car il a peur de cette fureur et préfère prendre un peu de recul. Elle, tombée amoureuse de son jeune, vigoureux et fougueux amant, le harcèle de lettres en exigeant la réciproque. Elle ne supporte pas de le voir rester à Croisset avec sa mère. Elle exige de lui un enfant. Lui ne veut ni du mariage ni d'un enfant. Lors de leurs retrouvailles à l'*Auberge du Grand Cerf* de Mantes-la-Jolie, Louise Colet, l'amante jolie, redevient poétesse... tout en évoquant Flaubert « en buffle d'Amérique, indompté, vigoureux, lui infusant la vie sans jamais s'épuiser »!

*Tous deux nus, tous deux sans entrave ;
Tous deux avides de jouir
Nous nous jetions ardents et braves
Le désir de nous assouvir !
Deux langues dans la même bouche
Mêlaient d'onctueux lèchements ;
Nos corps unis broyaient la couche
Sous leurs fougueux élancements ! [3]*

Il l'encourage à ne pas rompre avec Victor Cousin qui a fait couronner, par l'Académie française, les poèmes de Louise. Victor Cousin est maintenant académicien et ministre de l'éducation. Nous ne sommes plus en 1824 au temps de l'affaire Cousin ni en août 1827 lors du long séjour d'Hegel à Paris [4]. Vingt ans plus tard, Flaubert conseille à Louise d'épouser Victor Cousin et « ainsi, ils pourront continuer à se voir » ! Mais la jalousie féroce de Louise amène Flaubert à lui écrire, fin décembre 1846, qu'il est « las des grandes passions, des sentiments exaltés, des amours furieux et des désespoirs hurlants » [2]. Il pense que le mieux eut été qu'ils ne se soient point rencontrés mais à chaque retrouvaille, ils se noient dans la fureur sensuelle. Flaubert pense ne trouver son salut que dans la fuite en mai 1847 dans une randonnée de trois mois, sac à dos, à travers les Châteaux de la Loire et la Bretagne avec Maxime Camp, de retour d'Égypte. Il rentrera à Croisset. Après avoir médité sur ce que serait un an plus tard la sépulture de Chateaubriand sur un îlot breton, solitaire au milieu des grandes marées du vaste océan. Après avoir regretté l'absence de Louise mais avant de retrouver à Croisset une lettre incendiaire de celle-ci, lui reprochant de ne pas avoir songé au premier anniversaire de leur rencontre. Avec la ferme intention de publier *Par les champs et par les grèves*, écrit à quatre mains, les chapitres pairs par Maxime du Camp et impairs par Flaubert et avec celle de préparer leur voyage en Orient qui ne fut ni le premier ni le dernier d'une longue théorie à travers le temps jusqu'à nos jours.

L'Orient a toujours été fascinant car à la fois attirant et inquiétant... De Jules César aux croisades et à la campagne d'Égypte de Bonaparte...

Les campagnes militaires de Rome en Égypte sous les commandements de Jules César et de Pompée ont laissé une trace dans les versions latines de naguère. Les amours légendaires de César et de Cléopâtre sont passés à la postérité au XX^e siècle avec Elizabeth Taylor et Richard Burton rallumant, pour le septième art, ce brasier érotique dont la version hiéroglyphique et comique arrivera, elle, avec le huitième art et *Astérix et Cléopâtre*, la bande dessinée de Goscinny et Uderzo ! Même le nez de Cléopâtre a inspiré Blaise Pascal dans ses *Pensées*, pourtant peu tournées vers l'érotisme torride de cette relation césarienne.



Le Moyen-âge, les croisades puis la campagne d'Égypte de Bonaparte, à la fois expédition militaire et scientifique, sont, entre autres, intimement liés au sentiment profond d'un retour à la terre du berceau historique culturel et religieux de l'humanité recélant les mystères des plus anciennes et prestigieuses civilisations du monde. Le pèlerin, le croisé, le voyageur occidental savent pourquoi « ils s'originent » dans l'Orient. Ils sont infailliblement orientés vers un point originel où tout se noue : l'homme, la foi, la vérité.

Mais le commerce et le vitrail naquirent aussi de ces croisades ! Mais du vitrail, on parle moins ! Il fut pourtant la géniale transposition de la mosaïque byzantine, apportant la lumière dans les cathédrales qui vont se multiplier au XII^e siècle en France. La campagne d'Égypte fut, elle, un véritable arc en ciel mais avec son trou noir ! Le premier livre de dessins, publié par Vivant Denon à son retour en France en 1802, provoqua l'enthousiasme et connut 40 éditions successives. Il fut suivi par l'édition officielle de la *Description de l'Égypte* de 1809 à 1822, premier outil de la genèse de l'égyptologie, ayant alimenté la vocation d'Auguste Mariette pour qui « le canard égyptien est un animal dangereux [...] ». Un coup de bec, il vous inocule son venin, et vous voilà égyptologue pour la vie ». Mais aussi celle de Jean-François Champollion qui décoda les hiéroglyphes. La conséquence de tout cela fut un engouement généralisé pour l'Égypte et l'Orient et un afflux de fouilleurs officiels, de collectionneurs, mais aussi de pillards de toutes sortes et de paysans égyptiens ayant rapidement compris sur quels trésors ils dormaient depuis vingt siècles sans en être regardés ! De plus, tout ceci reposa, pendant presque un demi-siècle, sur le postulat implicite que celui qui a trouvé des antiquités peut en faire ce qu'il veut. Sans occulter toutefois le fait que ces spoliations ont permis de sauver de nombreuses pièces de la destruction dans les fours à chaux ou du broyage des momies pour en faire de l'engrais ! [5, 6].

Le pillage des tombeaux égyptiens ne fut pas une nouveauté puisqu'il avait commencé dès l'époque pharaonique, 2 200 ans avant JC, avec les Pyramides et les tombes de la Vallée des Rois ! Champollion conseilla à Charles X d'accepter 4 000 pièces pour le fonds égyptien du Louvre. Le British Museum et le Musée de Berlin ne restèrent point sourds à des propositions identiques ! Mariette prit progressivement conscience que les antiquités devaient d'abord être sauvegardées et de fouilleur-fournisseur du Louvre, il devint, avec le temps, archéologue-égyptologue de terrain. Quant à Mariette, devenu Directeur des travaux d'antiquité en Égypte, il créa le Musée Égyptien du Caire en 1863 avec à l'esprit que « L'art est rejeté au second plan [car ce que] l'on demande à un monument égyptien, c'est avant tout ce qu'il signifie dans ses rapports avec l'histoire, avec la philosophie, avec la religion du pays ». Les 22 000 pièces proposées le jour de l'inauguration deviendront 160 000 à ce jour si...

À suivre...

Références

1. Gustave Flaubert. Correspondance. Tome I. La Pléiade. P. 504-506.
2. Bernard Fauconnier. Flaubert. Folio Biographie N°90.
3. Herbert Lottman. Gustave Flaubert. Fayard. 1989.
4. Jean-Marie André. Hegel en toutes lettres. HEGEL Volume 1 n° 3 à Volume 5 n° 4.
5. Jean-Claude Léculier. Côte d'Opale magazine 2013.N°5.
6. Jean Claude Léculier. La Pensée Égyptienne. TheBookEdition.com